



*Petit Courrier des Dames*  
*Rue Meslée N.º 25.*

*Robe de soie garnie de rouleaux et de petites draperies, Chapeau de crêpe orné de  
blondes et de fleurs.*



26

27.

(IV<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> XVI.—TOME VIII.

121

20 SEPTEMBRE 1824.

PETIT  
COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois,  
dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
Le fatal événement qui vient de plonger la France dans  
une consternation générale, a dû faire pressentir à nos abon-  
nées que, dans ce premier moment de douleur et de regrets,  
il nous serait impossible de nous occuper des objets légers  
auxquels notre journal est spécialement consacré.

Aujourd'hui nous ne pouvons que leur dire que le deuil



de



de la cour est fixé à sept mois : ce deuil sera divisé en trois tems. Le premier de trois mois, le second de deux mois, et le troisième aussi de deux mois.

Celui des dames, pendant le premier mois, sera de vêtement de laine noire, garnie de même étoffe : coiffe et fichu de crêpe noir ; pendant les deux autres mois, robe de laine noire garnie de crêpe, coiffe et fichu de crêpe blanc, bas et gants de soie noire : parure en jais.

Pour le second tems du deuil : robe de soie noire, coiffure et garnitures en crêpe blanc, parure en diamans et perles.

Troisième tems : vêtement blanc uni, ou noir et blanc, parure en diamans et perles. Point de pierres de couleur pendant toute la durée du deuil.

Nous offrirons successivement trois costumes de deuil : un de négligé, un de demi-toilette et un de grande toilette.

Cependant, pour satisfaire nos abonnées dans les pays étrangers, nous profiterons des envois que font nos grands ateliers dans les diverses cours de l'Europe, pour donner les différentes variations que subiront les formes et les couleurs des robes et des chapeaux.

Le costume de deuil pour homme se composera pendant le premier tems d'un habit de drap noir complet sans boutons, avec de grandes pleureuses ; jabot et manchettes de baptiste plate ; épée et boucles bronzées, bas de laine noire, chapeau uni avec un long crêpe.

Pour le second tems : habit noir complet, jabot et manchettes de mousseline, avec effilé : bas de soie noire.

Le deuil du troisième tems ne diffère de celui du second tems, que par la veste et la culotte de soie noire.

## LE PETIT COURRIER AU MUSÉE.

(Deuxième Promenade.)

Le désir de voir successivement les différens ouvrages de M. Gérard, m'avait donc ramené dans le salon ; je résolus alors de continuer ma promenade dans cette salle. Un portrait placé près de la porte d'entrée attira tout à coup mes regards, et je lus dans le livret : *M. Gros, portrait de M. Chaptal.*

M. GROS n'a, cette année, que ce seul portrait à l'exposition; mais que ce portrait est beau! Quelle vigueur et quelle vérité de coloris! Comme cette tête est animée et quelle ressemblance!... Quelques personnes lui reprochent cependant un peu trop de fini dans divers détails: quant à moi, je l'avoue, je n'ai pu trouver que des sujets d'admiration dans toutes ses parties.

M. Horace VERNET. — Il me fallait néanmoins porter mes yeux sur un autre tableau, et celui que je cessais de regarder devait me rendre difficile: mais, détournant la tête, j'aperçus, quelques pas plus loin, le portrait de S. A. R. le duc d'Angoulême: nouveau sujet d'admiration. En effet, outre le mérite de la ressemblance que l'on doit toujours rencontrer dans un portrait, et que nous trouvons ici, quelque chose attira toute mon attention: c'était le cheval sur lequel le peintre a placé son auguste personnage; c'est là que nous retrouvons toute la supériorité d'Horace Vernet. Quelle vérité dans la pose, dans les mouvemens de ce cheval! Je le fixais depuis un instant, et, se détachant de la toile, il s'avancait vers moi; enfin il respirait. Les figures du second plan et du fond de ce tableau pourraient peut-être ne pas être tout-à-fait aussi satisfaisantes; mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de prononcer.

J'étais bien tenté de m'arrêter aux petits tableaux *de genre* du même auteur, qui sont au-dessous de ce portrait; mais celui du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, placé dans l'encoignure du salon, et que nous devons aussi aux pinceaux d'Horace, piquait ma curiosité: je m'en approchai donc aussitôt.

Ce portrait est encore un tableau très-remarquable: l'effet de lumière est des plus heureux.

Ces deux ouvrages ne sont pas les seuls dont ce peintre ait enrichi l'exposition de 1824. Parmi plusieurs autres, sous le même numéro, j'ai remarqué principalement un tableau de bataille que je peux désigner, je crois, sous le nom de combat au lever du jour, et où brille tout le talent que cet artiste a toujours montré dans les compositions de ce genre.

M. ABEL-PUJOL. — Quel est ce grand tableau que j'aperçois maintenant en face de la porte d'entrée? C'est le *Germanicus* de M. Abel-Pujol; c'est Germanicus qui vient chez les Germains pour venger la mort de Varus et la honte de Rome; qui parcourt le champ de bataille, tombeau de tant de



légions romaines, et qui, à la vue des ossements dont la terre est couverte, peut juger des pertes de son pays, et des forces de l'ennemi qu'il a le projet de combattre. Ce tableau est loin d'être sans mérite : il annonce du talent dans l'artiste, sous le rapport du dessin ; mais la couleur et la composition laissent à désirer. Le personnage principal, Germanicus, aux pieds duquel un soldat vient mourir en rapportant son aigle, n'est pas heureusement placé sur le second ou troisième plan. Le ton du tableau, généralement uniforme, et la teinte pâle qu'on y remarque, y jettent un froid étonnant : l'unité d'action, cette unité classique qui doit concentrer l'intérêt sur une seule figure, ou sur une seule pensée, est détruite ici par plusieurs actions séparées, et le sujet perd alors toute sa clarté, dont il a tant besoin pour être expliqué sans effort.

C. DE M.

#### VINGT-QUATRE HEURES EN DILIGENCE.

Adieu ! adieu ! ma bonne mère ! répétais-je encore une fois ; puis, m'élançant vers la porte, je descendis précipitamment l'escalier, afin de rompre cette crise douloureuse, qui trouble, bouleverse, déchire notre cœur au moment d'une séparation redoutée.

Je venais de terminer à Paris mon second semestre, et je n'avais plus que quelques minutes à séjourner encore sur ce théâtre de tant de folies, de plaisirs et d'espérances ; la peine que j'éprouvais en quittant ma famille étouffait dans cet instant tous mes autres regrets, et, pour la première fois peut-être, je passai devant l'Opéra sans penser aux danseuses, et croisai le café Tortoni, sans que mes lèvres s'humectassent aux fumées de quelque bol de punch. J'arrivai la nuit close au bureau des messageries ; peu inquiet de ce qui se passait autour de moi, je n'attendis pas le signal du conducteur pour m'emparer de ma place ; et tandis que les autres voyageurs se préparaient, seul, enfoncé dans un coin de la diligence, je me reportais encore dans les bras de ma pauvre mère ; je sentais son dernier baiser, et mon cœur oppressé aurait voulu recueillir les larmes que, dans cet instant, elle répandait pour moi.

Cependant, la cloche des messageries s'est fait entendre.

pour la troisième fois ; tous les voyageurs , montés dans l'immense voiture , sont placés selon leur numéro. A la lueur vacillante d'une gothique lanterne , on distingue quelques derniers embrassemens , quelques serremens de mains , des protestations d'amitié ; des assurances de souvenirs se murmurent dans tous les coins ; ils sont près à se renouveler encore , lorsqu'un coup de fouet du postillon vient en moins d'une minute changer toute la scène du départ.

Tout le tems que la voiture roula dans Paris , je ne pus détacher mon imagination du sein de ma famille ; il me semblait que je n'en étais pas entièrement séparé tant que j'étais encore dans la même ville , sous le même nuage. Bientôt la diligence passa dans la rue que nous habitions. Je distinguai notre appartement. Les lumières brillaient dans le salon ; des ombres légères qui se projetaient derrière les rideaux m'apprirent que mes sœurs et leurs nombreuses compagnes étaient déjà réunies. En effet , au bruit que fit la diligence , je vis toute cette jeune société s'approcher de la croisée , et je sentis mon cœur palpiter de reconnaissance à ce tacite adieu ; mais ce ne fut pas cependant sur le groupe de ces aimables filles que s'attacha le dernier de mes regards ! Au reflet de la lune , je venais de découvrir la fenêtre d'un cabinet , dont nulle lumière n'avait encore chassé l'obscurité : des voiles blancs agités légèrement par le vent , indiquaient qu'une femme était appuyée sur le balcon ; je crus même distinguer des cheveux noirs flotter sur un front décoloré ; je crus apercevoir une main blanche comme l'albâtre , se porter vers les lèvres pour y chercher un douloureux baiser ; je devinai ma mère , et ce contraste des ténèbres de la solitude qui l'environnaient , alors qu'auprès d'elle mes amies cherchaient des consolations , au milieu du bruit de la société , m'apprirent , dans cet instant , combien la douleur d'une mère aime à se séparer de toutes les autres douleurs ! . . . .

Il y avait près de deux heures que les collines , les bois et hameaux fuyaient derrière nous , lorsque , sortant de ma triste rêverie , je prêtai quelque attention aux discours de ceux qui m'entouraient. Nouveaux Machiavel , deux hommes placés en partners , entamèrent une discussion sur les différens modes de gouvernement , sur l'administration des finances , etc. ; tandis que deux autres individus , s'étant affublés d'amples ma-



dras autour de leur tête, avaient pris le parti de ronfler aussitôt qu'ils eurent dépassé les barrières de Paris. L'un d'eux, ayant laissé balotter sa tête jusque sur mes genoux, fit tomber une petite brochure que j'avais prise avec moi. En cherchant à la retrouver, ma main rencontra le plus joli petit pied, artistement dessiné dans une bottine de toile écrue. J'ai toujours été fou de petits pieds; c'est un point de séduction auquel mon cœur ne sut jamais résister. L'immobilité de ce pied, que mes doigts venaient de presser si indiscrètement, attestait le sommeil de la personne à qui il appartenait. Ma curiosité, éveillée par un si joli présage, me fit attendre impatiemment que la lueur de quelque réverbère vînt m'aider à découvrir ses traits : à peine un rayon inattendu pénétrait-il jusqu'à nous, que mes regards avides se fixaient sur une femme enveloppée dans une pelisse de satin noir. Assise devant moi depuis l'instant de notre départ, elle n'avait pas encore prononcé un mot, et le seul mouvement qu'elle fit, fut de porter à son front une main qui pouvait servir de modèle aux plus jolies mains de l'Europe. Une clarté momentanée m'avait découvert cette beauté remarquable; un hasard inespéré m'avait révélé un pied non moins séduisant. Persuadé que celle qui possédait tant de perfection devait être une créature accomplie, je ne m'occupai plus que du désir de connaître sa physionomie : je me la représentai belle et modeste comme les vierges destinées au culte de Vesta. Mon imagination exalta ses charmes; insensiblement, elle porta jusqu'au fond de mon cœur une émotion remplie de douceur et d'inquiétude. A vingt ans, l'âme semble refléter toutes les impressions de l'esprit, et ceux dont la philosophie n'a point encore étouffé cette première sensibilité concevront comment, au moment où la diligence s'arrêta pour le souper, j'étais complètement amoureux de la voyageuse au petit pied.

(La suite au prochain Numéro.)

## LE GRENADIER ET SON CHIEN,

OU LA SÉPARATION (1).

Adieu mon pauvre chien,  
Adieu mon compagnon fidèle,

(1) Cette pièce de vers nous a été envoyée par un jeune militaire; nous avons cru que l'expression touchante des regrets d'un soldat en se séparant de son ami fidèle, pouvait offrir quelque intérêt.



Il faut nous séparer... Pourtant je t'aime bien !

Mais une loi cruelle

De te garder, me défend le plaisir,

Et je dois obéir.

Que ferai-je de toi ? Te donner, impossible ;

Car j'en suis très-certain,

Ne plus me voir, te rendrait bien chagrin,

Et te croire souffrant, me serait trop pénible.

On ne peut non plus exiger,

Que par ton vieux maître la vie

Te soit ravie ;

Et de qui te tuerait, je saurais me venger :

Oui me venger, sans craindre qu'on me blâme.

Car à mon chien je dois mes jours,

Et nul des siens n'interrompra le cours,

Sans connaître mon sabre, et tâter de sa lame.

C'était au plus fort de l'été,

Pendant cette campagne

Qu'avec rapidité

Nous fîmes en Espagne :

Minuit était sonné : j'étais en faction,

Et je veillais avec attention,

Sur toute l'étendue

Que dans l'obscurité pouvait saisir ma vue ;

Lorsque d'un assoupissement

L'accablante influence,

Trompant ma vigilance,

De mon corps engourdi, s'empara lentement,

Et me plongea bientôt dans un sommeil funeste.

Un soldat ennemi

S'en allait me tuer, me trouvant endormi ;

Mais dans ce péril manifeste,

Mon chien en m'éveillant me donna le loisir

De me mettre en défense,

Et je terminai l'existence

De celui dont le bras allait me la ravir.

Après un tel bienfait, pourrai-je donc sans crime

Du chien qui me sauva faire ainsi ma victime ?

On l'attendrait en vain ;

Je ne serai jamais son assassin,

C'est mon ami d'ailleurs ; et c'est le seul peut-être !

Je l'aime, il me chérit ;

Partout il me suivit,

Et jamais ne trahit son maître.

Il trompe mes ennuis, me distrait par ses jeux,

Et quand par une loi sévère,

Avec moi chacun peut employer l'arbitraire,

Mon chien au moins m'obéit quand je veux.



Mais que faire pourtant ?.... le moyen est facile :

J'ai chaque jour deux sous de prêt,  
A mon chien la moitié peut donner un asile,  
Et je m'en priverai pour lui sans nul regret :  
Ainsi plus de soucis, car de cette manière  
J'accomplis mon devoir, et mon affection  
Pour mon unique ami ne me coûtera guère  
Qu'une faible privation.

F. G. DE L.

## ANNONCES.

Un amateur, déjà connu par quelques compositions agréables, *M. Gassiot aîné*, vient de publier une romance intitulée *L'AMANDIER*.

Cette pièce de musique, pleine de goût et d'expression, a le mérite d'être adaptée à des paroles dont il suffit, pour faire l'éloge, de nommer l'auteur ; c'est à M. de Lamartine qu'elles ont été empruntées.

A Paris, chez *M. Pleyel*, boulevard Montmartre; *MM. Janet et Cotellet*, rue St.-Honoré.

A Bordeaux, chez l'Auteur, fossés de l'Intendance, n° 61.

*Le Vinaigre anti-méphitique et cosmétique* de *M. Bully*, Parfumeur, Breveté du Roi, rue St.-Honoré, n° 259, continue à justifier sa réputation toujours croissante, par son efficacité singulière pour la Toilette, la Barbe et les Bains. Il adoucit la peau, lui donne de la fraîcheur, et dissipe les boutons et les feux, souvent causés par les rasoirs. Les flacons sont de 1 fr. 50 c., 3 fr. et 6 fr. de pinte.

*L'Elixir Dentifrice* du même auteur, pour l'entretien de la bouche, obtient aussi chaque jour plus de succès. (2 fr. 50 c. le flacon.)

A ce Numéro est jointe la *Planche 247*.

---

Imprimerie de *DONDEY-DUPRÉ*, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.